La variation linguistique et sa censure dans les extraits littéraires pour l'enseignement/apprentissage du FLE

Donatienne WOERLY
DILTEC – Université Sorbonne Nouvelle

Résumé : L'article aborde la variation linguistique dans la production du corpus littéraire des manuels de français langue étrangère d'édition française, du point de vue du découpage des textes : quels éléments les coupes internes retranchent-elles et pourquoi ? Si les coupes obéissent d'abord à des contraintes de mise en forme et d'unité des extraits, elles permettent aussi de rendre la littérature en FLE accessible, en neutralisant un certain nombre de difficultés d'ordre linguistiques, et acceptable, en neutralisant des enjeux politiques, idéologiques, sociaux. Les coupes sont des instruments de standardisation. Pourtant, les coupes permettent aussi d'intégrer des textes littéraires réticents, et témoignent avant tout de la dimension de négociation qui préside à toute intégration de la littérature dans l'espace contraint de la classe de langue.

Mots-clés : Extraits littéraires ; supports pédagogiques ; idéologie linguistique ; censure ; variation linguistique

1 Introduction

« L'histoire littéraire française est faite de censures qu'il faudrait inventorier » affirmait Roland Barthes, dans ses « Réflexions sur un manuel » reprises dans les actes du colloque de Cerisy de 1971 sur l'enseignement de la littérature. Dans sa critique demeurée célèbre du non moins fameux manuel d'histoire littéraire Lagarde et Michard, il remarquait notamment la censure des situations sociales, les censures de la sexualité, mais surtout, la « censure des langages », liée à ses yeux à une idée classique de la langue, à ce qu'il nomme un « classico-centrisme ». Malherbe avait laissé sa trace : si la norme classique excluait de la littérature de qualité les variations de la langue, l'institution scolaire créant l'histoire littéraire comme discipline à la fin du XIX^{e} siècle ne pouvait que poursuivre dans les pas de cette idéologique linguistique normative, tant dans les prescriptions imposées aux enseignants et aux apprenants que dans la

production des corpus de textes pour l'enseignement. On peut comprendre que, du point de vue linguistique, la littérature enseignée est un artefact qui n'est pas un « échantillon représentatif » de la littérature circulant dans la société : pour le dire simplement, la langue de la littérature enseignée doit respecter strictement le bon usage.

Il semble aller de soi que le français langue étrangère ne s'impose plus depuis longtemps une telle norme. La mise à distance d'un canon classique, l'ouverture à des littératures moins légitimes, ou encore le modèle du document authentique, qui doit faire entrer le discours naturel dans la salle de classe, sont autant de facteurs qui participeraient à déclassiciser les formes du discours littéraire en FLE. Le texte littéraire n'est plus un modèle linguistique mais un « *laboratoire langagier* » selon la formule de Jean Peytard (1991). Par « laboratoire langagier », nous entendons un lieu où des échantillons de langage sont observés, manipulés, un lieu d'expérimentation et d'essai, et non un lieu de prescription. Dans une perspective bakhtinienne, le texte littéraire, dans sa forme romanesque du moins, est en soi un travail sur la variation linguistique et sur le dialogue entre des langages situés, ancrés dans des énonciations qui s'entrecroisent. Bakthine définit ainsi la polyphonie à l'œuvre dans le roman : « dans un véritable roman, derrière chaque énoncé on sent la nature des langages sociaux, avec leur origine et leur nécessité internes » (Bakhtine, 1978 : 173).

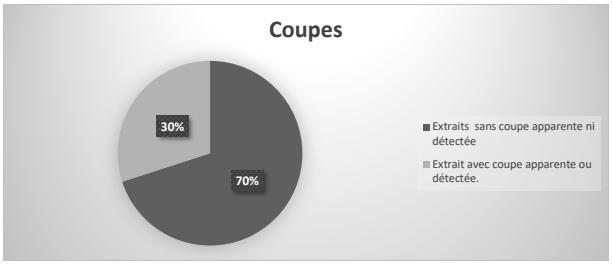
Mais nous aimerions montrer la persistance des réticences quant à la large ouverture du littéraire à la variation linguistique. Pour ce faire, nous nous appuyons sur un objet multiforme, l'extrait littéraire, qui est l'échelle la plus représentée de la présence du texte littéraire en contexte d'enseignement. Même si la lecture intégrale est valorisée dans les discours didactiques (Cicurel, 1991 : 130), l'extrait demeure la forme dominante d'apparition du littéraire dans l'espace de la classe, comme le souligne, pour le FLE, Maillard (2019 : 121) : « L'extrait, forme adaptée tant au cadre du manuel (page ou double page), qu'au rythme du cours, occupe une place écrasante qui s'explique aussi par la prépondérance du roman, plus difficilement sollicitable dans les manuels dans son intégralité ». Nous nous sommes intéressée non pas au corpus existant, mais au corpus caché, à une littérature en creux. Nous travaillons sur ce qui disparaît une fois effectuée l'extraction pour répondre à deux questions : que coupent les auteurs de manuel, et pourquoi ?

2 Méthodologie

Nous nous appuyons sur l'observation d'un ensemble de 1194 textes littéraires pour la classe, configurés comme extraits dans des manuels de FLE d'édition française de 1955 à nos jours. Nous avons interrogé ce corpus selon une approche génétique, qui compare le texte édité dans les méthodes FLE, et les éditions originales des œuvres dont il est extrait, pour retrouver et expliquer les passages exclus, ce que nous nommerons désormais coupes internes. Ils sont souvent repérables à partir de la ponctuation *[…],* que nous avons explorée de manière systématique, mais pas nécessairement : seuls le hasard, la proximité d'une autre coupe ou le caractère étrange d'un passage permettent alors de les repérer. La démarche relève donc autant de la méthode que de la sérendipité. Si « couper » le texte littéraire (« découper les papillons à la scie à

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

métaux », regrettent Ulma et Schäfer (2018 : 20)) est fort mal perçu, désigné comme du « caviardage », comme une blessure infligée à l'intégrité du corps sacré de l'œuvre littéraire, force est de constater que la coupe interne est une pratique extrêmement répandue : dans notre corpus, 361 extraits, soit un texte sur trois environ, font l'objet de coupes.



Sur l'ensemble des méthodes, une seulement (*Alors ?*) ne présente aucune coupe, ce que, du fait même de la rareté de ce cas de figure, l'on peut attribuer à un choix délibéré des auteurs. Une réserve doit être faite, cependant : il est nécessaire de prendre en compte les conditions de production de ce corpus, et de distinguer ce corpus décontextualisé, *in vitro*, et les corpus créés par les enseignants eux-mêmes pour des contextes spécifiques. La vocation commerciale et la tendance universalisante du manuel d'édition française, destiné aussi bien à l'exportation qu'au FLE en contexte français, poussent à anticiper des réceptions problématiques dans des contextes de réception variés d'un point de vue linguistique (niveau des enseignants de français), culturel (idéologies, tabous différents), et à censurer les passages délicats. Des corpus élaborés par les enseignants eux-mêmes ne feraient pas apparaître le même nombre de coupes.

La fréquence de cette pratique nous permet de faire des coupes autant de fils d'Ariane pour entrer dans le dédale des choix qui président à la fabrication des extraits. Nous montrerons qu'on peut voir ces coupes à la fois comme les indices d'une classicisation du texte littéraire pour l'enseignement, dans la droite ligne du Lagarde et Michard, mais aussi comme une standardisation qui répond, elle, aux problématiques d'une idéologie de l'enseignement-apprentissage des langues privilégiant la dimension fonctionnelle d'une langue standard : on pourra y lire la manifestation didactique d'une idéologie linguistique du standard. Nous commencerons par proposer une typologie des coupes avant d'observer dans le détail le traitement de textes issus de corpus variés, patrimoniaux ou contemporains, dans les manuels, du point de vue de la variation linguistique. Nous questionnerons ensuite les implications didactiques de ces pratiques à partir de la mise en extraits de l'incipit de la *Lessive du diable* de Raphaël Confiant pour montrer comment l'extracteur « négocie » l'adaptation du texte.

3 Typologie des coupes et idéologies didactiques

Dans l'ensemble du corpus des coupes, nous distinguons trois finalités qui s'accordent à trois types de coupes. Certaines coupes peuvent cumuler les finalités, et appartenir à deux ou l'ensemble des types à la fois. La première catégorie englobe des coupes

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

de structure qui visent à créer une unité de l'extrait, à le constituer comme texte autonome. Elles travaillent l'ouverture et la clôture du texte, les finitions de l'extrait, afin d'en supprimer la dimension fragmentaire, d'en polir les contours, et d'en faire une totalité. Certaines entrées ou certaines fins d'extraits sont ainsi des montages de citation, un agencement créé par l'outil de la coupe interne. Donnons-en un exemple. Le passage suivant des *Choses* en est emblématique, car il est supposé coïncider avec la fin du roman lui-même. Or, celle-ci n'étant pas à l'échelle de la page de méthode, elle est redécoupée pour tenir dans l'espace imparti, et clore sur le mouvement d'ouverture temporel et spatial que la coupe met en avant.

> Coupe 1 : [pour les chemises de soie, pour les gants de pécari fumé. Ils présenteront bien. Ils seront bien logés, bien nourris, bien vêtus. Ils n'auront rien à regretter.] Coupe 2 : [Ils auront les pièces immenses et vides, lumineuses, les dégagements spacieux, les murs de verre, les vues imprenables. Ils auront les faïences, les couverts d'argent, les nappes de dentelle, les riches reliures de cuir rouge.]

La seconde coupe permet une inversion de la phrase finale, modifiant la conclusion qui devient : « Ils n'auront pas trente ans. Ils auront la vie devant eux. Ils quitteront Paris un début de mois de septembre », formant une clôture qui semble appeler un épilogue, alors que le roman de Perec se poursuit en réalité ainsi : « Ils seront presque seuls dans un wagon de première »[1]. *Ce type de modification* manifeste la recherche d'une unité formelle et thématique, élimine les éléments secondaires (suppressions de personnages, d'actions dans l'action), les allusions et les références et peut aboutir à une transformation profonde du sens du texte. La continuité avec ce qui précède ou avec l'échelle de l'œuvre disparaît, et le texte passe sur un plan unique. Nous intégrons aussi, dans cette catégorie, des coupes qui relèvent d'une simplification énonciative réduisant la dimension polyphonique du littéraire : suppression de strates du feuilletage énonciatif, des phénomènes d'ironie, de dialogisme, de différents éléments de ce qu'Authier-Revuz définit comme hétérogénéité énonciative.

Nous qualifierons le second type de coupes de bienséance, qui visent à éliminer des thèmes émotionnellement ou culturellement gênant (politique, sexualité, religion), dans un lexème, ou à une échelle plus étendue. Les questions de bienséances dépassent le cadre des niveaux de langue et le rejet des formes vulgaires : elles peuvent pousser à effacer du texte des pans entiers du réel, notamment la sexualité, dans des découpages parfois assez étranges. Nous en prendrons un exemple. Dans *Campus 4,* l'extrait de *Tous les matins du monde*[2] comporte un type de coupe unifiante qui supprime la strate énonciative du récit encadrant pour ne conserver que les discours directs. On entend ainsi la voix d'un personnage, Monsieur de Sainte-Colombe, le père de Madeleine : or le récit met en scène sa fille et son élève, Marin Marais, écoutant le père en se cachant de lui, se caressant et jouant des jeux à la connotation sexuelle évidente. Le texte se construit sur l'opposition entre la passion éthérée du père, qui trouve dans la musique une vocation sacrificielle, après le deuil de sa jeune épouse, et la passion

[1] Georges Perec, *Les Choses*, 1965 // Campus 3, CLE International, 2003, p. 72.
[2] Pascal Quignard, *Tous les matins du monde,* 1991 // Campus 4, CLE International, 2005, p. 104-105.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

toute charnelle des deux jeunes gens, dite directement. Une fois la coupe effectuée, ne reste qu'une théorie de l'art, idéalisante. Deux coupes cachées viennent d'abord passer sous silence la nature des relations (sexuelles) entre les jeunes personnages, et transformer la situation d'énonciation : il semble au lecteur du manuel que Monsieur de Sainte-Colombe voit ses interlocuteurs, alors que le lecteur du roman original sait qu'ils sont cachés à ses regards. La première coupe mentionnée supprime ainsi l'énoncé suivant : [*Puis ils se baisèrent dans les coins d'ombre. Ils s'aimèrent*]. L'avant-dernière coupe supprime le jeu érotique qui vient tourner en dérision le discours du père, et simplifie le double discours du récit :

> Coupe 3 : [Elle vint s'asseoir dans l'herbe auprès de Marin Marais, adossée à la grande chaise de toile de son père. L'herbe était déjà presque séchée et sentait fort le foin. Son père regardait, au-delà du saule, les forêts vertes. Elle regarda la main de Marin qui l'approchait lentement. Il posa ses doigts sur le sein de Madeleine et glissa lentement jusqu'au ventre. Elle serra les jambes et frissonna. Monsieur de Sainte Colombe ne pouvait les voir. Il était occupé à parler :]

Ce n'est pas la verdeur d'un niveau de langue argotique, mais la mention explicite de la sexualité des personnages, en des termes pourtant soutenus ou standard (« ils s'aimèrent », le « sein »), qui ne peut pas passer dans le manuel. Le discours du manuel de FLE est essentiellement monologique (et pudique).

Enfin nous identifions des coupes linguistiques, et nous développerons, ci-dessous, cette catégorie de manière plus spécifique dans cet article : elles visent à éliminer des variations populaires, argotiques, des agrammaticalités, du plurilinguisme, des formes syntaxiques rares, c'est-à-dire divers éléments s'éloignant trop du standard. Elles croisent, pour l'argot et le vulgaire, la catégorie précédente, la langue verte étant à la fois une forme sociologiquement et thématiquement marquée, travaillant sur le bas corporel, le vulgaire et la virulence de l'expression. Mais les coupes de bienséance ne se limitent pas à la censure de l'argot, et les coupes linguistiques non plus : ces censures s'appliquent à tous types de corpus confondus, au sens où le standard ne renvoie pas, en français langue étrangère, à des formes soutenues de la langue, mais à des formes non marquées. Les formes perçues comme littéraires font elles aussi l'objet de coupes. Ainsi, les classiques ne sont pas moins caviardés que les contemporains, la littérature légitime pas moins coupée que la littérature de divertissement ou de loisirs, le lit de Procuste de l'extrait FLE n'est pas discriminant sur ce point.

Dans cette typologie, deux idéologies sous-jacentes, nous semble-t-il, président à cette découpe du texte. Le premier est lié à une idéologie linguistique du « bon usage » qui impose une classicisation de l'extrait, et qui cherche à le policer en gommant l'argotique, le vulgaire, le spécifique. Nous le relions à la censure de thèmes d'ordre moral (sexualité, bas corporel, mais aussi politique) et également à la recherche d'une complétude du texte, qui doit constituer une petite œuvre, une unité close sur elle-même, avec introduction et effet de clausule. L'extrait doit être emblématique de l'œuvre, emblématique de la bonne langue, et pour cela, il faut l'adapter. Unité du texte et de son action, belle langue, bienséances : cette idéologie linguistique du « bon usage » est

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

cohérente et s'intègre à une esthétique classique de l'extrait littéraire qui ne s'applique pas uniquement aux formes patrimoniales, mais aussi à des textes hors canon. Policer, c'est rendre acceptable. Le second arrière-plan, la seconde idéologie, qui recoupe la première, et vient plus du FLE que du FLM, cette fois-ci, est la standardisation : il ne s'agit plus de policer, mais de simplifier, de mettre à niveau, de rendre accessible, dans une nécessaire mise à l'échelle du texte, dans lequel tant l'enseignant, qui n'est pas forcément de niveau C2, ou l'apprenant, doivent pouvoir entrer. La littérature en extraits devient, de ce fait, une nouvelle forme, un objet littéraire dérivé, et non plus un « laboratoire langagier » dans lequel la langue vivante prélevée est manipulée telle qu'elle apparaît hors de la classe. On trouve cette idée aussi bien dans la notion de français fondamental que dans le succès éditorial des lectures en français facile, qui ne visent pas tant à faire entrer dans les objets d'enseignement une langue qui serait une forme intéressante en soi, parce que complexe, mais plutôt les éléments culturels qu'elle véhicule (des scénarios partagés, des personnages, des contextes historiques…). Les extraits simplifient la langue en dés-ambiguïsant, en dés-abstrayant, en coupant la profondeur énonciative et plurilingue, en évitant des registres non standard. Cette idéologie s'applique aussi à un canon classique qui s'en trouve désacralisé.

4 Les coupes linguistiques : quand la variation linguistique disparaît

Le premier domaine où la coupe interne linguistique abonde est celui du basilecte (comme forme la plus éloignée de la norme académique) : de l'argot, des formes vulgaires, populaires, informelles ou incorrectes. Est-ce à dire que la littérature ne doit pas donner pour modèle des formes dont le réemploi pourrait poser problème ? Les coupes montrent, rapportées au texte où elles s'inscrivent, que la question de l'acceptabilité fait l'objet de constants arbitrages de la part de l'excerpteur. Dans une forme de florilège en creux, l'on peut ainsi établir une liste des coupes du terme *merde* repérées dans le corpus : ainsi, de cette fin de paragraphe coupée dans *Les Russkofs* de Cavanna : [ben merde][3], de la fin d'une phrase de Faïza Guène dans *Kiffe kiffe demain* : [de merde.][4], de cet extrait du monologue de Marc dans *Art* de Yasmina Reza[5] : [Si Yvan tolère que Serge ait pu acheter une merde blanche vingt briques, c'est qu'il se fout de Serge. C'est clair.], ou cette fin de paragraphe, dans le roman de Paul Guimard, *Les choses de la vie,* [et merde !][6]. Source d'embarras, termes malséants, la coupe des formes vulgaires, des désignations de la sexualité, de la défécation dans des termes argotiques, est fréquente. Pourtant, le texte littéraire (parmi d'autres types de discours à valeur esthétique) est précisément le moyen d'intégrer des formes assez largement exclues du standard de la presse ou de la langue professionnelle. Observons l'extrait de Faiza Guène (*ibid.*) en restituant les coupes, entre crochets, en italiques, réintégrées dans le passage qui les enchâsse.

> Parfois, j'essaie de m'imaginer ce que je serais si j'étais d'origine polonaise ou russe au lieu de marocaine… Je ferais peut-être du patinage artistique mais pas dans des concours locaux à deux sous où on gagne des médailles

[3] François Cavanna, *Les Russkofs*, 1978 //*Panorama 3*, CLE International, 1997, p. 5.
[4] Faïza Guène, *Kiffe kiffe demain,* 2004 // *Alter Ego 2*, Hachette, 2006, p. 89.
[5] Yasmina Reza, *Art*, 1994 // *Campus 4,* CLE International, 2005, p. 101.
[6] Paul Guimard, *Les choses de la vie,* 1967 // *Le français et la vie* 3, Hachette, 1974, p. 241.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

> en chocolat et des tee-shirts. Non, du vrai patinage, celui des Jeux olympiques, avec les plus belles musiques classiques, des mecs venus du monde entier qui notent tes performances comme à l'école Coupe 1 : [*et des stades entiers qui t'applaudissent même quand tu te vautres comme un steak. De toute façon le plus important c'est de garder la classe. C'est vrai que le patinage c'est vraiment trop fort, les robes avec plein de paillettes, de voiles et de couleurs… Le problème, c'est que les filles, à cause des tenues, on voit toujours leur culotte. Alors ma mère, ça lui plairait pas trop que je fasse du patinage artistique à la télé.*] Et puis, si j'étais russe, j'aurais un prénom super compliqué à prononcer et je serais sûrement blonde. Je sais, c'est des préjugés Coupe 2 : [*de merde*].

La coupe 1 comporte des expressions « se vautrer comme un steak », « télé », mais renvoie surtout à de complexes considérations interculturelles, du point de vue de la réception : la narratrice évoque de manière implicite les codes de pudeur de sa mère immigrée marocaine, à travers les jugements sur les patineuses russes passant à la télévision. La dimension *in vitro*, sans visibilité sur les réceptions réelles de l'extrait, joue ici son rôle : la coupe réduit les formes populaires mais cherche également une forme de neutralité, liée à la décontextualisation, et à la « neutralisation de l'environnement social et politique » (Spaëth, 2007). La seconde coupe renvoie, elle, nettement à la suppression de la forme argotique et vulgaire *merde*. Pourtant, dans le texte qui entoure ces coupes, quelques éléments de syntaxe informelle sont conservés, comme la réalisation du « il » sujet en « y », et le terme « mecs », qui sont des éléments informels mais courants, non spécifiques à une langue des banlieues qui renouvelle constamment l'argot. Le texte littéraire permet d'aborder la diversité culturelle des classes populaires en France et de travailler des éléments d'une langue informelle, présentée comme la langue d'une jeunesse contemporaine mais en ne présentant finalement que des traits appartenant à l'oral informel, tout en censurant ce qu'il peut avoir de vulgaire. La méthode visant un niveau A2, les questions d'accessibilité, de lisibilité, sont sans aucun doute à prendre en considération. Un autre extrait, de Daniel Pennac, *Messieurs les enfants*, montre une coupe linguistique intéressante : au niveau B1 visé, la coupe pourrait introduire une approche de la variation, avec une suffixation argotique péjorative nettement repérable et des bases lexicales donnant un passionnant aperçu des formes de l'injure la plus informelle, mais il semble que l'accumulation rende le passage peu acceptable :

> Coupe 1 : [Le problème, c'est que Crastaing est un connard, Pope un gueulard, Igor un salopard et Nourdine… Qu'est-ce qu'il est Nourdine ? Pourquoi il s'est dénoncé à notre place ?][7]

Ces questions ne concernent cependant pas que des coupes portant sur l'argot, mais aussi sur de l'informel. L'un des textes les plus cités et extraits dans le corpus FLE, les *Exercices de style* de Raymond Queneau (chapitre « Alors ») se trouve privé de la phrase suivante, à l'agrammaticalité dangereuse pour des apprenants en fin de niveau débutant :

[7] Daniel Pennac, *Messieurs les enfants*, 1997 //*Café crème 3*, Hachette, 1998, p. 78.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

Coupe 1 : [Alors j'ai monté dedans.][8]

La formule est transparente, même avec le changement d'auxiliaire : la coupe n'est donc pas liée à l'estimation d'une difficulté d'ordre linguistique. La question ici n'est plus de lisibilité, mais bien d'ordre axiologique. Que la littérature puisse jouer sur l'agrammaticalité, voilà qui est inenvisageable pour des apprenants de niveau intermédiaire. Mais l'on peut également imaginer que l'enseignant, natif ou non, se trouverait déstabilisé par la forme : pour peu que le littéraire ait à ses yeux une valeur exemplaire, prescriptive, soit le garant du bon usage, que ferait-il d'un tel énoncé ? Viendrait-il remodeler sa conception des fonctions de la littérature ou déstabiliser ses représentations de la langue ? Et si le texte littéraire est fautif, peut-être le manuel est-il inacceptable ? Ne sont-ce pas les représentations d'un enseignant conservateur que l'auteur du manuel projette qui l'obligent à supprimer ce qui devient inacceptable, dans un jeu de projection entre différents acteurs virtuels de l'apprentissage, enseignants et apprenants décontextualisés ? La coupe du texte littéraire devient ainsi le révélateur de différentes idéologies.

L'acrolecte, le lexique spécialisé, les formes syntaxiques comme rares, archaïques, soutenues, font eux aussi l'objet de coupes. Citons, à titre d'exemple, cette coupe dans un extrait tiré du *Lys dans la Vallée*, qui fait disparaître un vocabulaire spécialisé : [une pulsatille au pavillon de soie violette étalé pour ses étamines d'or][9] ou encore, cette coupe dans Tournier : [d'un hiératisme saisissant][10]. L'hétérolinguisme est aussi supprimé : dans *Les Hommes de bonne volonté*, le bilinguisme présent dans le carnet de voyage du personnage de Bartlett, disparaît : [(grumpily)][11]. Dans *La Petite Marchande de prose,* est ôté ce passage : [Le genre de déclaration à l'emporte-pièce qu'on s'attend plutôt à trouver en anglais : "*Death is a straight on process*"… quelque chose comme ça.][12]. L'hétérolinguisme est perçu comme une difficulté supplémentaire, comme d'autres éléments non standards.

Aux niveaux débutants, les formes verbales rares aussi sont fréquemment retranchées, et les coupes suppriment le subjonctif imparfait, appartenant à un niveau de langue soutenu propre à certains écrits. On retrouve le même traitement pour le conditionnel passé deuxième forme. Sont ôtés d'un extrait de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* l'énoncé : [fût-ce la plus aimée][13] ou d'*Eugénie Grandet*, la forme :[quoiqu'elle ne fût plus jeune][14]. Mais ces coupes se retrouvent parfois à des niveaux plus avancés, pour les *Lettres persanes* : [Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout

[8] Raymond Queneau, *Exercices de style,* 1947 // *Mosaïque 2*, CLE International, 1994, p. 132.

[9] Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée,* 1835 //*Le Nouveau sans frontière 2*, CLE International, 1980, p. 123.

[10] Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*, 1977 // *Panorama 3,* CLE International, 1997, p. 16.

[11] Jules Romains, *Les hommes de bonne volonté*, 1932 // *Cours de langue et de civilisation française 3*, Hachette, 1959, p. 69.

[12] Daniel Pennac, *La Petite marchande prose*, 1989 // *Le Nouveau sans frontière 4*, CLE International, 1990, p. 81.

[13] Jean Giraudoux, La *Guerre de Troie n'aura pas lieu*, 1935 // *Libre-échange 2*, Didier, 1991, p. 65.

[14] Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*, 1834 // Cours *de langue et de civilisation française 2*, Hachette, 1955, p. 119.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

seroit changé.][15], ou dans *La Cousine Bette* d'Honoré de Balzac : [et devenue visible à l'œil nu, tout jusqu'aux rideaux qui vous eussent appris que le damas de laine n'a pas trois ans de splendeur][16]. Ces coupes de mise à niveau linguistique tendent, là encore, à uniformiser la langue du côté du standard.

Certains textes, mentionnés comme des adaptations, font percevoir l'existence d'un continuum dans la mise en extrait du littéraire, de la simple sélection à la transformation en français facile. On peut ainsi observer les coupes d'ordre linguistique et de structure qui figurent dans l'extrait suivant d'*Une vie* de Guy de Maupassant, expressément désigné comme une adaptation par la mention *d'après*. Elles tendent à supprimer tout ajout, retranchant les appositions, simplifiant les redondances syntaxiques et sémantiques (redoublement de postes syntaxiques ou sèmes répétés).

> Le dégel n'était pas venu et depuis bientôt cinq semaines un ciel clair comme un cristal [*bleu, le jour, et, la nuit, tout semé d'étoiles qu'on aurait crues de givre, tant le vaste espace était rigoureux*], s'étendait sur la nappe unie, dure et luisante des neiges.
>
> Les fermes, [*isolées dans leurs cours carrées*], derrière leurs rideaux de grands arbres [*poudrés de frimas*], semblaient endormies en leur chemise blanche. Ni hommes ni bêtes ne sortaient plus ; seules les cheminées des chaumières révélaient la vie cachée par les minces filets de fumée qui montaient droit dans l'air glacial.
>
> La plaine, les haies, les ormes des clôtures, tout semblait mort, [*tué par le froid*]. De temps en temps, on entendait craquer les arbres, [*comme si leurs membres de bois se fussent brisés sous l'écorce*] et parfois une grosse branche se détachait et tombait.[17]

L'extrait littéraire apparaît dès lors toujours comme une adaptation, et non comme un simple extrait. La sélection, la mise en lien avec d'autres textes, les coupes sont autant de gestes qui participent à cette métamorphose. Le texte littéraire en classe de FLE est un artefact.

5 L'ambiguïté de la coupe : didactisation de textes réticents ou sacrilège ?

Pourtant, la coupe dit surtout la difficile négociation didactique avec le texte littéraire, et la tension entre transgression et didactisation, entre prise de risque de la littérature et une certaine neutralité recherchée dans l'espace de la classe. Une observation minutieuse de la mise en extrait, au ras des textes, est nécessaire pour révéler les contraintes du geste de sélection. Nous prendrons en exemple de ces tensions, qui ne sont pas simples refus de traiter la littérature comme il se doit mais qui sont consubstantielles à la didactisation du littéraire, le cas de cet extrait de la *Lessive du diable*,

[15] Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721 // *Reflets 3*, Hachette, 2000 p. 52.
[16] Honoré de Balzac, *La Cousine Bette,* 1846 // *Le Nouveau sans frontière 4*, CLE International, 1990, p. 16.
[17] Guy de Maupassant, *Une Vie,* 1883 // *Cours de langue et de civilisation française 2,* Hachette,1955, p. 13.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

de Raphaël Confiant[18]. Écrivain d'expression française et créole, le développement d'une littérature intégrant la langue et la culture créoles martiniquaises est l'un des premiers enjeux de son œuvre, du positionnement théorique et esthétique de l'*Éloge de la créolité* aux romans créolophones et francophones : l'ouvrage dont est extrait le texte est ainsi traduit en créole par Confiant lui-même. Le roman, d'édition récente, intègre dans la méthode un corpus littéraire français nouveau, issus d'espaces postcoloniaux marqués par le contact des langues. Il ne relève pas du canon littéraire scolaire, ni d'une littérature dite de loisirs légitimée, dans un cadre éditorial marchand, par son succès commercial, mais d'une littérature ayant une charge politique, historique, et esthétique certaine. L'intégrer à la méthode de FLE répond à une certaine exigence : la langue de Confiant travaille à une créolisation de la langue française et déplace les bornes linguistiques. Pourtant, malgré cet évident parti pris d'intégrer une littérature plus diverse, le manuel effectue des coupes, nombreuses, et remanie très largement le texte d'origine. Le cas est ambigu parce qu'il pose la question suivante : les coupes sont-elles nécessaires ? Ne sont-elles pas des moyens d'intégrer des textes difficiles, ce que Tauveron (1999) appelle des « textes résistants » ? Notre hypothèse est qu'il faut considérer tout extrait comme un usage du texte, comme une adaptation : processus didactique plutôt que sacrilège, le geste de la coupe n'a pas de signification définitive en lui-même. Il peut être tourné vers la mise à l'échelle de textes difficiles comme vers l'instrumentalisation du texte littéraire, vers la lisibilité du texte comme vers la dissimulation du texte. Voyons comment la méthode traite l'extraction de passages du roman de Confiant. La page du manuel figure en annexe de l'article. Dans l'exploration de la mise en extrait, nous rendons visibles les coupes et la structuration à partir du code suivant :

[Italiques entre crochets] : coupes mentionnées (elles sont retranscrites lorsqu'elles sont brèves, narrativisées ou simplement indiquées par les pages lorsqu'elles sont très longues.)

(Gras, entre parenthèses) : coupes non mentionnées et sauts de pages liés.

Souligné : éléments ne figurant pas dans le texte palimpseste.

La place sociale de l'écrivain

Raphaël Confiant, *La lessive du diable*, Éditions Écritures, 2000

La parole du conteur martiniquais

1) Moi, conteur de mon État, chevaucheur des paroles du temps de l'antan – quand les chiens aboyaient par la queue et que le volcan n'avait pas noyé nos songes sous une avalanche de nuées ardentes –, je déclare : que l'on m'écoute ! Que chacun mesure la longueur de mes mots ! Ceux qui préfèrent dissoudre la braise de leur vie dans l'eau tenace des larmes qu'ils ont versées, je vous le dis, il ne vaut point la peine, au regard de toutes les misères qu'ils ont jour après jour endurées, de leur offrir une veillée de vénération, celle qui neuf jours après la mort, ouvre au défunt les portes du silence absolu.

[18] Raphaël Confiant, *La Lessive du diable*, 2000 // *Campus 4*, CLE International, 2005, p. 118.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

2) Mais cet homme-là, Mano Lorimer, nègre de haut parage[19] s'il en fut puisqu'il n'avait nulle crainte d'aller observer l'éclosion du soleil rouge de l'aube à l'enhaut du morne[20] Jacob, insoucieux des âmes en peine qui, furieuses de n'avoir pas trouvé le repos et pressées de fuir la lueur du jour, s'en prenaient à l'univers entier, insoucieux des bêtes-longues[21] qui serpentaient dans les halliers, leur langue fourchue prête à frapper, cet homme-là mérite honneur et respect. Je le dis donc tout haut : honneur et respect sur sa tête [...] *[, foutre] !*

3) Messieurs et dames, je m'en vais vous raconter un voyage que j'ai fait, il n'y a pas si longtemps que cela, dans l'Impossible. Ce voyage fut dangereux. Il fut malheureux, courageux, affreux, bilieux, tempétueux, bleu-déveine et en même temps sérieux. Je causai, ce faisant, un beau désagrément à a vieille mère.

4) Messieurs et dames, cela se passa un jour à midi et la nuit enveloppa la terre. Des éclairs noirs zigzaguaient pour se rendre invisibles. Le tonnerre lui-même grondait sans arrêt au beau mitan[22] d'un calme terrifiant.

5) Ah ! il s'agit pour moi de raviver dans vos têtes la mémoire de monsieur Mano Lorimer. SI le conte se répète et se répète depuis que Dieu a offert à l'homme le pouvoir de parler – mais c'est aussi un devoir ! – ce n'est point parce qu'il est recru de fatigue. La vérité c'est que le secret originel gagne à être ressassé pour qu'enfin, à la fin des fins, nous puissions l'éventer. Ainsi je demande à votre mémoire de se draper dans des hardes de zombie[23] afin de pouvoir charroyer l'histoire de cet homme-là, l'histoire de son combat si admirable dans sa hauteur, et que tout cela s'imprime jusqu'au plus obscur de votre esprit et celui de vos arrière-petits-enfants (il est impensable que leurs bouches demeurent cousues)

6) Écoutez-donc ma parole ! [...] *[= 32 lignes coupées, jusqu'à 8, p12, suppression de la présentation d'un personnage]*

7) **(avance à la page 18)** D'avoir été si longtemps bridée durant des siècles d'esclavage, notre voix fut contrainte de s'affubler d'absurdité et de dérision, mais ne croyez pas qu'elle ait jamais perdu les quatre points cardinaux (et ceux que nos ancêtres, là-bas, en Afrique-Guinée, savaient aller qui vers l'au-delà, qui dans le giron de la terre-mère, qui nulle part).

8) **(retourne à la page 12)** Messieurs et dames, écoutez la parole du conteur, quand bien même elle vous semble rouer sens dessus dessous ! **(extrait de la page 12)**

Écoutez la parole qui raconte le malheur

9) **(avance à la page 24)** Des gens du morne Capot (surtout des négresses belles comme des nuits de décembre), des gens de Macédoine (en particulier des cha-

[19] Haut parage : haute naissance.
[20] Morne : colline.
[21] Bête-longue : serpent
[22] Au beau mitan : au beau milieu.
[23] Zombie (n.m.) : fantôme, revenant.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

bines[24] rousses dont les yeux ressemblaient à des pluies d'étoiles) venaient augmenter la troupe. La terre était devenue propriété privée du soleil (quel jour d'implacable chaleur !). Ils finirent par se retrouver devant l'usine et des fusils se mirent à parler français dans leur direction, en staccato. Les balles sifflaient en tous sens, dégrappant les nègres tels des prunes-mombin[25] un jour de grand vent. Le soleil ne leur accordait pas le moindre répit. Boum ! Boum ! L'oncle de Mano décéda sur-le-champ, Géraud s'étira par terre avant de sombrer dans la mort. Les nègres s'escampèrent dans les halliers[26] remplis de piquants. Deux jours plus tard, Julien et son compère Théodose, muletiers à l'habitation Beaufond, s'en allèrent au pays où l'on ne porte plus de chapeau… **(coupe non mentionnée)**

10) **(page 26)** - Je vous mets au défi de m'expliquer pourquoi le nègre se trouve dans une situation si lamentable, demanda Damien. La raison en est que notre marmaille étudie ses leçons à la claireté[27] des bougies, je vous assure.

11) - Ha-ha-ha ! Si tu commences avec tes éternels : « Je vous mets au défi… », tu n'en finiras pas, compère, rétorqua un grand escogriffe. Les nègres doivent se taire dans ce pays. Les nègres sont comme moins que des chiens. Ils sont comme des zéros devant un chiffre, oui !

12) - Et pourquoi cela ? reprit Damien. C'est parce que nous avons peur de notre ombre, voilà…

13) - Ferme-la, mon vieux ! Ha-ha-ha ! Non mais regardez moi ce jeunot me tenir tête ! [*Toi-même je te mets au défi de m'expliquer pourquoi les lapins, qui boivent de l'eau, ne pissent pas, alors que les poules qui, elles, en boivent, ne pissent pas. //L'audience fut prise d'un fou rire irrépressible. Mano considéra l'escogriffe, puis, se tournant vers son compère Damien, il lui sourit avant de déclarer :*]

14) Quand on veut fuir la réalité, on prétend qu'elle est une énigme. Dans ce pays-là, tout est pourtant clair : les nègres coupent la canne, fabriquent le sucre et le rhum depuis des siècles sans la moindre récompense, alors que ces messieurs nagent dans l'heureuseté[28]. Voilà !

Et celle qui « roule sens dessus dessous »

15) **(retour à la page 24)** Dans ce pays de Martinique, messieurs et dames, la situation est tellement critique que j'ai vu des moustiques qui se dirigeaient vers la boutique de madame Monique pour acheter des cosmétiques afin d'astiquer la loi patriotique, et tout le monde fut pris d'une panique frénétique. Yé Crac ! **(coupe non mentionnée)**

[24] Chabine : négresse antillaise à la peau et aux cheveux clairs.
[25] Prune-mombin : petit fruit des Antilles, utilisé pour faire le punch.
[26] Hallier : buisson touffu
[27] Claireté : clarté
[28] Heureuseté : bonheur

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

16) **(avance à la page 26)** Messieurs-dames de la compagnie, j'ai assisté au verdict du procès d'une chique qui comparaissant devant le procureur de la République, assise sur le dos d'une bourrique, au tribunal des sadiques d'où j'ai dégringolé sur le flanc d'un morne à pic, défiant les lois de la physique dans un saut magique, ce qui m'obligea presque à une gymnastique féérique pour ne pas paraître quelque peu mystique. Yé misticric ! **(coupe non mentionnée)**

17) **(avance à la page 27)** Chose absolument fantastique, mesdames-messieurs, j'ai vu un lombric qui grimpait à pic jusqu'à mon nombril parce qu'il l'avait pris pour une basilique à la fois catholique, romantique, apostolique et évangélique. À la vérité, il voulait, de là, prêcher une parole canonique à des laïques, tout en racontant l'histoire de la princesse Suzanne, fille unique d'un grand roi dynamique et philosophique tant dans les affaires pratiques que dans les affaires logiques, messieurs-dames, c'était dramatique de voir une situation aussi tragédique [*foutre*] !

Il s'agit de l'incipit du roman. L'auteur du manuel assume explicitement l'intégration de la variation linguistique, que le paratexte didactique permet de percevoir comme l'un des critères de sélection du texte. On note en effet la concentration exclusive des notes lexicales sur des termes d'une norme régionale du français *: morne, mitan, bête-longue*. Si la note permet de rendre accessible le texte, et de palier les éventuelles difficultés d'explication pour l'enseignant (homonymie de *morne,* unité lexicale composée *bête-longue* que manifeste le trait d'union), elle focalise également l'attention sur la variation diatopique de la langue. On note aussi la conservation des références culturelles créoles, qui peuvent être directes, comme le « *pays sans chapeau* » (l'au-delà) ou indirecte, dans l'énoncé « *Quand les chiens aboyaient encore par la queue* ». Il s'agit d'une remotivation de l'expression créole *c'est là où les chiens aboient par la queue*, qu'on pourrait rendre, avec une autre variation diatopique, par l'expression *à trifouillis-les-oies*, ou *dans un lieu perdu* en standard. Ici la métaphore du lieu est remotivée pour exprimer le temps, la distance temporelle, la nuit des temps, en créolisant le français. Enfin, le texte conserve, sans les expliquer, les marqueurs du conte oral que sont *Yé cric !* et *Yé crac !*, et l'un des intertitres ajoutés situe ce discours comme « parole du conteur martiniquais ». On ne peut pas dire ici que l'auteur du manuel recherche une standardisation, bien au contraire : nous avons montré que la diversité du français est centrale, dans les notes lexicales, l'accompagnement didactique, la titrisation du texte, le maintien de l'oralité. Mais, simultanément, plusieurs coupes cherchent à rendre le texte plus acceptable, et de ce fait, le classicisent. En est exemplaire la double censure de l'interjection [*foutre* !], qui a à la fois une valeur d'organisateur du discours et de marqueur de subjectivité. On note que la forme est à la fois vulgaire et vieillie, par conséquent censurable à deux titres. On relève le même phénomène pour l'autre passage explicitement coupé, qui convoque à la fois le vulgaire et le trivial, et qui possède une structure parodique : [*les lapins, qui boivent de l'eau, ne pissent pas, alors que les poules qui, elles, en boivent, ne pissent pas*]. L'énoncé, opposant l'identique, parodie par son illogisme la parole proverbiale, dont il adopte les codes. Décalage de niveau de langue, déplacement du sens, transgression des bienséances : le passage accumule trop d'écarts pour rester acceptable. Enfin, la

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

plupart des coupes ne sont pas marquées : le texte est en réalité un ensemble d'extraits de l'incipit, qui ne sont pas mis dans l'ordre, et dont la cohérence est entièrement recréée par les intertitres, afin d'exhiber d'une part l'oralité du texte, d'autres part la virtuosité de l'écriture : les trois derniers paragraphes sont ainsi un montage de passages assez éloignés de l'incipit, qui ont la commune caractéristique de travailler les homéotéleutes, à partir du mot *Martinique*.

6 Conclusion

Artefact, objet nouveau, l'extrait littéraire n'est plus tout à fait le texte littéraire, mais une nouvelle forme discursive destinée à l'espace de la classe, et qui négocie avec la réalité de l'enseignement. Outre un appel à la transparence des coupes, des sources, des montages, dans la formation des étudiants comme dans les pratiques éditoriales, nous ouvrirons cette réflexion sur la remarque suivante : les difficultés à prendre en charge la littérature en tant qu'espace où la variation peut être maximale ne dépendent pas que de l'enseignement de la littérature. En effet, il s'agit de questionner de manière plus globale la question de la norme. Les didacticiens de la littérature ont intérêt, pour cela, à dialoguer avec les praticiens, les linguistes, sociolinguistes, didacticiens des langues de manière générale, aux réflexions menées sur la langue normée des enseignants et l'idéologie du standard (Guérin : 2008). Tant que l'on présente dans les méthodes, jusqu'aux niveaux avancés, une langue standard sans sensibiliser à la variation constitutive de toute langue, les corpus littéraires non standardisés, non découpés, non normés, sont susceptibles d'effrayer. La place de corpus littéraires intégrant des variations linguistiques (plurilinguisme, variations en diachronie, niveaux de langue) dépend aussi de l'accès que l'on ménage aux apprenants, de manière progressive, à la variété constitutive de la langue. La littérature a un rôle certain à jouer (et certains corpus montrent qu'elle le prend déjà en charge, mais c'est là une autre histoire) dans l'acquisition des variations de la langue étrangère.

Bibliographie

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 2004.

Barthes, Roland (1971), « Réflexions sur un manuel » in Doubrovsky, Serge ; Todorov Tzvetan, *L'Enseignement de la littérature – Centre culturel de Cerisy-la-Salle*, Paris, Plon, repris dans Barthes Roland, *Œuvres complètes*, III, Paris, Seuil (2002) p. 954-951.

Belhadjin, Anissa ; Perret, Laëtitia (dir) (2019), *L'extrait et la fabrique de la littérature*, Berne, Peter Lang.

Guérin, Emmanuelle (2008), « Le 'français standard' : Une variété située ? », *Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française 2008*, article 200, https://doi.org/10.1051/cmlf08250

Louichon, Brigitte ; Rouxel, Annie (dir) (2010). *Du corpus scolaire à la bibliothèque intérieure : Actes des neuvièmes rencontres des chercheurs en didactique de la littérature,* Université Bordeaux 4, IUFM d'Aquitaine et Université Bordeaux 3, Presses universitaires de Rennes.

Peytard, Jean (1991), *Variations de l'écriture, ou la littérature comme enseignement de la langue*, Les Cahiers de l'ASDIFLE, 3, p. 47-56.

Peytard, Jean (dir) (1988), *Littérature et classe de langue,* Français langue étrangère, Hatier, Paris.

Spaëth, Valérie (2007), *Théories, politiques et pratiques de la langue. L'enseignement du français : des colonies au français langue seconde (XIX^{e}-XX^{e} siècle)*, synthèse HDR,Université Sorbonne nouvelle Paris 3.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758

Tauveron, Catherine (1999), *Comprendre et interpréter le littéraire à l'école : Du texte réticent au texte proliférant*, Repères, Recherches en didactique du français langue maternelle, 9-38.

Ulma, Dominique ; Schäfer, Isabelle (2018), « Se former à enseigner la littérature dans le cours de langue étrangère en Angleterre », *Les langues modernes*, *1*, p. 17-30.

Published in : Michel LIU (dir.), *Echantillons représentatifs et discours didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004758, doi : 10.17184/eac.9782813004758